

11 janvier 2019

Avant-critiques

EN AMONT

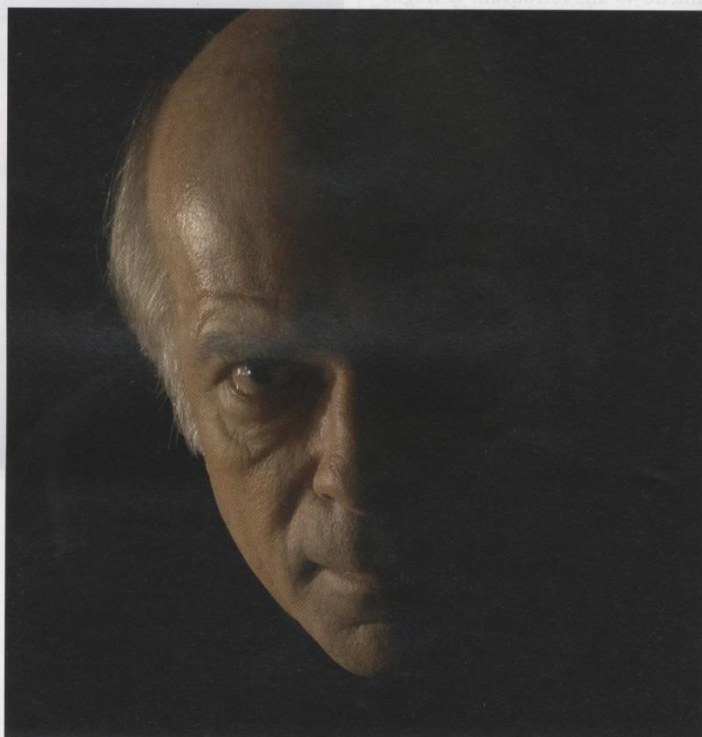
Le sexe, l'effroi, l'origine, le rêve, la mort... Pascal Quignard tente l'impossible biographie en déclinant ses thèmes de prédilection.

ROMAN/FRANCE • 17 JANVIER

Pascal Quignard

« Dans les mêmes fleuves nous entrons / et nous n'entrons pas / nous sommes / et nous ne sommes pas. » Le fragment XLIX d'Héraclite rythme, tel un secret leitmotiv, le dernier livre de Pascal Quignard, *La vie n'est pas une biographie*, les paroles du présocratique forment le fil rouge qui relie les pages de cette « biographie impossible ». Sénèque traduit la phrase par *In idem flumen bis descendimus et non descendimus*, « nous sommes descendus deux fois dans le même fleuve mais nous n'y sommes pas descendus ». L'auteur du *Sexe et l'effroi* souligne le « deux fois » (bis) et s'émeut de la tournure du stoïcien, qui a unifié le fleuve, comme s'il s'agissait d'un même temps, temps des morts et temps des vivants, « "le même fleuve" de la durée vivante ». C'est beau cette façon de lier notre condition de mortel à notre chute dans le temps.

Pourquoi la biographie est-elle impossible ? Le mot en soi tient de l'oxymore : n'est-il point contradictoire de vouloir écrire (*graphein*) une vie (*bios*), fixer ce qui n'est que flux ? On n'écrit qu'avec les cendres de ce qui fut, comment restituer ce souffle qui anime le vivant et fait danser la flamme du désir ? Comment parler de notre solitude une fois expulsé des entrailles maternelles et exilé dans le vaste monde ? « *C'est ainsi que la vie (que nous menons si mal) n'est jamais la biographie d'un mort (où on ne vit plus du tout)*. » Au vivre, et à son existence en particulier, l'on voudrait assigner un sens, mais « *vivre est sans but ; vivre est sans telos ; vivre est sans objectif ; vivre est sans "labor"*. / *Regardez les arbres, les chênes, les hêtres, les buissons, les orties de la rive, les noisetiers, les aulnes, l'écureuil / qui se partagent spontanément l'espace auprès de l'eau.* »



Cette tentative de récit de vie est gyrovague. L'auteur déploie un art consommé de l'errance et du fragment, visitant les auteurs Maurice Scève, T. S. Eliot, comme les cultures, mythologie grecque ou civilisation japonaise. Tout est elliptique, énigmatique, mystérieux comme la nuit de la conception, les ténèbres de la scène primitive. Les thèmes se déclinent et varient, qui sont chers à Quignard : le sexe fascinant, l'étoffe du rêve dont sont faites nos existences. La figure de la mère est celle de l'abandon, la trahison ; l'ombre du père est la trace de la déréliction. Dans le sommeil on se raccroche aux racines d'un ciel lointain, l'enfant éternel

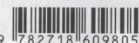
replonge dans la nuit des morts. Il n'y a pas de réponse, tout se dérobe : « *Il me semble que je cherche à tirer jusqu'à moi une robe qui a échappé aux doigts de mon enfance.* » Sean J. Rose

PASCAL QUIGNARD

La vie n'est pas une biographie

GALILÉE

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 192 P.
EAN : 9782718609805
SORTIE : 17 JANVIER



9 782718 609805

VERSO n° 114



Photo : Gino Di Paolo

La chronique de Gérard-Georges Lemaire
Chronique d'un bibliomane mélancolique

La Vie n'est pas une biographie, Pascal Quignard

La brève préface de l'auteur est assez déconcertante : il commence par parler de la douleur de l'amitié trahie puis change de sujet et déclare que le Père éternel ne peut avoir une place absolument vide ! Pourquoi pas ? Mais je le croyais plutôt tourné vers le monde antique et ses mythes ! Suit une méditation des plus curieuses qui saute d'un argument à l'autre, sans solution de continuité visible ; il débute en parlant de ce que les uns et les autres tentent d'annihiler dans le souvenir car on est censé anesthésier ce qui nous trouble ou nous dérange ; puis il déclare que l'on doit se projeter en amont. Puis il semble rapprocher les rapaces de l'instinct maternel, qui a besoin de son mort (et il prend pour modèle la Vierge Marie). En quatrième page, il a affirmé la liberté du rêve qui serait sans cause, voué à l'errance. Alors peut-être faudrait-il regarder sa pensée comme une pure dérive -, une dérive qui serait pourtant porteuse de sens. Son point de départ : « Le vivre n'est pas l'être. » Il poursuit en parlant de l'image dans l'âme qui n'a rien à voir avec l'image que reflète le miroir. Il dit que la biographie est rétroactive, ce que nous savons, mais qu'elle est aussi « l'arrêt de l'expérience ». Soit. Alors il délivre sa conception du rêve qui ne contiendrait « pas un gramme de récit ». Là, il est difficile de lui emboîter le pas ! Et la vie serait pareille au rêve. Que dire ? Quoi qu'il en soit, plus on avance dans son ouvrage, truffé de citations grecques et latines, de réminiscences mythiques, plus on se rend compte qu'il a adopté un mode de réflexion qui serait comparable à des moments oniriques, souvent aberrants, parfois abscons et même

illisibles. Plus on progresse dans ses écrits, plus on se laisse séduire par leur illogisme revendiqué. Il revient sans cesse sur ce que comporte le rêve. Il revient sur son étymologie (errer) qui peut aussi être traduite par « divaguer » (c'est moi qui insiste sur ce point). Il en appelle à Héraclite et à son distinguo entre le rêve diurne et le rêve nocturne. Pour lui, il faut aller vers un autre développement sémantique : l'extravagance. C'est ainsi, qu'au bout du compte, son ouvrage se révèle une méditation en roue assez libre du rêve, dans toutes ses acceptions anciennes, médiévales et modernes. Et là, on retrouve le grand écrivain qui est en mesure de nous faire découvrir tous les horizons pensables et impensables de la question. Du vagabond, il en arrive même au nerf vague en passant par toutes sortes de déclinaison. Il examine l'envahissement du corps par le rêve et à travers cette enquête il interroge le langage, qui n'est peut-être qu'un moyen de combler un vide ou quelque chose qui a été ôté. De page en page, de chapitre en chapitre, il explore tous ces lieux où sont prononcés les rouages secrets de ces rêves qui sont une parole tendue qui transperce le verbe humain et le défait. Il en arrive à reprendre à son compte, en approfondissant sans cesse son propos, les mots de Pénélope : « Nul ne peut vivre sans Hypnos, telle est la limite des hommes. » Ainsi proclame-t-il une antiphilosophie (je m'avance sans doute un peu trop) où le dieu du sommeil est érigé au rang de souverain de ce que nous sommes. Il termine le livre en se demandant si l'on peut se désintoxiquer du langage ! Sans doute devons-nous le considérer comme une forme d'introspection, mais pas de son existence, mais de sa littérature et de ce qui la sous-tend.